

Images de genres et genres d'images Les travestis et les transgenres à l'écran

Patricia Robin

Number 303, August 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83348ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robin, P. (2016). Images de genres et genres d'images : les travestis et les transgenres à l'écran. *Séquences : la revue de cinéma*, (303), 50–53.



Images de genres et genres d'images

Les travestis et les transgenres à l'écran

Alors que les êtres se dénudent, se prélassent sur les plages ou au bord de la piscine, et que le culte du corps triomphe, les questionnements sur l'altérité sexuelle continuent d'être débattus sur la place publique. L'androgynie foule les podiums de mode et les attributions vestimentaires s'interchangent. Certains individus remettent en question leur appartenance au sexe qui leur a été attribué à la naissance et, avec les avancées de la médecine, procèdent à la transgénalité. D'autres s'enveloppent des atours de l'autre sexe. Ce dernier phénomène, celui du travestissement, remonte à des temps immémoriaux. D'un côté comme de l'autre, le cinéma s'est employé, à quelques reprises, à l'exploiter à l'écran. Comme petite lecture estivale, nous vous proposons un répertoire non exhaustif de films populaires faisant un tour d'horizon des œuvres cinématographiques qui l'ont abordé. Défilé de plumes, de perles et de bijoux...

PATRICIA ROBIN

UN PEU D'HISTOIRE...

Depuis l'apparition du théâtre grec, les hommes incarnent des rôles de femmes, ces dernières n'étant pas admises sur scène, leur voix et leur écriture n'étant même pas permises bien qu'elles soient plus souvent l'enjeu des pièces. Le théâtre élisabéthain proscrivait les femmes sur scène pour des raisons politiques, les puritains protestants voyant les comédiens comme des êtres turbulents et dangereux, les théâtres comme des lieux de perte. C'est d'ailleurs ce pourquoi on retrouve peu de rôles féminins dans le moyenâgeux théâtre shakespearien, magistralement reproduit par John Madden dans **Shakespeare In Love** (1998). Celui-ci illustre fort bien l'absence féminine sur scène et tous les stratagèmes utilisés par Viola/Thomas (Gwyneth Paltrow) pour y avoir accès, à la fois comme actrice et muse du jeune William (Joseph Fiennes), en phase d'écrire son très célèbre **Romeo and Juliet** (*Roméo et Juliette*).

Il faudra attendre la fin du XVI^e et le début XVII^e siècle, surtout avec Molière, pour enfin voir des femmes sous les feux de la rampe. De cette époque, entre autres évocations cinématographiques, on relève **La fille de D'Artagnan** (1994) de Bertrand Tavernier, Sophie Marceau dévoile généreusement ses attributs féminins tout autant que sa dextérité à l'épée en costume de mousquetaire. Pour déjouer un complot, elle sort son père (Philippe Noiret) et ses acolytes de leur retraite respective. Au siècle suivant, sous Louis XV, on a joyeusement parié sur le sexe du chevalier d'Éon, espion du roi, dont on retrouve peu l'évocation à l'écran. Jacqueline Audry réalise, en 1959, **Le secret du chevalier d'Éon**, mettant en vedette Andrée Debar dans le rôle-titre alors qu'Édouard Molinaro le fait incarner par Claire Nebout dans **Beaumarchais, l'insolent** (1996).

Magnus Hirschfeld, psychanalyste de la fin du XIX^e siècle, publie une monographie, en 1910, développant la théorie du troisième

Photos (de gauche à droite) : **Shakespeare in love**, **The Danish Girl**



sexe, où il émet l'idée qu'il existe des stades sexuels intermédiaires allant, selon le sexe, de la masculinité à la féminité. Ainsi considérée comme une question d'ordre médicale, puisqu'innée, l'homosexualité ne pouvait dès lors être pénalement condamnable. Bien que certains de ses confrères continuaient à voir les désirs de changement de sexe comme des symptômes de folie, plusieurs autres se sont penchés sur la requête et ont tout mis en œuvre pour libérer ces êtres enfermés dans des corps inappropriés. C'est d'ailleurs ce que met en relief le film de Tom Hooper en évoquant la vie du paysagiste Einar Wegener, le premier sur qui on effectuera une réassignation sexuelle en 1930. Eddie Redmayne se transforme sous nos yeux dans le magnifique *The Danish Girl* (2015) maintes fois récompensé. Les années soixante-dix et la libération sexuelle laisseront davantage d'ouverture pour la production de films traitant de travestisme ou d'altérité sexuelle.

TRAVESTISSEMENT OBLIGATOIRE

Quand il est question de se travestir en femme, le cinéma en fait surtout un impératif qui vire à la comédie. Dès 1915, Charlie Chaplin doit avoir recours, dans le court métrage burlesque *A Woman*, au travestissement, moustache en moins, pour mystifier le père d'une jeune fille. Edward D. Wood Jr., aux côtés de Bela Lugosi, en 1953, réalise son premier film *Glen or Glenda*, où il joue un homme qui aime se déguiser en femme, chose que Wood appréciait particulièrement comme le relate Tim Burton dans son *Ed Wood* de 1994. Ici, Johnny Depp interprète ce réalisateur de troisième ordre se liant d'amitié avec l'interprète de Dracula (Martin Landau) et impliquant son imprésario Bunny Breckenridge (Bill Murray) en attente d'une chirurgie pour devenir une femme, qui ne se produira jamais. En 1959, Billy Wilder réunit Marilyn Monroe, Tony Curtis et Jack Lemmon dans *Some Like it Hot* (*Certains l'aiment chaud*) pour une rocambolesque histoire, où Joe et Gerry,

témoins d'une fusillade dans le monde interlope du Chicago de la prohibition, sont engagés dans un orchestre féminin en direction du Sud. Joséphine (Curtis) et Daphnée (Lemmon) rencontrent la pulpeuse Sugar (Monroe) et les chassés-croisés amoureux s'avèrent, dès lors, inévitables. Tout comme Jack Lemmon couché à côté de Monroe en petite tenue, Dustin Hoffman/Dorothy Michael se retrouve, par un concours de circonstances, au lit avec Julie (Jessica Lange), sa partenaire de jeu de téléroman. En racontant l'histoire de cet acteur exigeant plein de talent et sans emploi, Sydney Pollack offre à Hoffman un rôle marquant dans *Tootsie* (1982), où cette dernière, par ses réécritures de textes, fait valoir les droits des femmes et préconise la fin du machisme tant dans le milieu hospitalier (fictif) qu'en télévision. Ici encore, les imbroglios émotifs se multiplient. C'est aussi un comédien désœuvré qui anime la trame de *Mrs. Doubtfire* (1993) de Chris Columbus. Après quatorze ans de mariage, ce spécialiste en voix d'animation fait face à un divorce qu'il n'a pas vu venir. Désirant à tout prix vivre près de ses enfants malgré le jugement de la cour, Daniel (Robin Williams) intercepte une annonce que Miranda (Sally Field) veut publier pour engager une aide à la maison. Grâce à son frère, prothésiste au cinéma, il trouve enfin sa seconde peau. Adoptée immédiatement par la famille, Euphemia Doubtfire devient indispensable et assiste à l'entreprise de séduction que tente un ancien prétendant auprès de son ex-femme. Sirupeux et plein de bonnes intentions, le film offre à Robin Williams un rôle sur mesure pour faire rire et attendrir.

UN CHOIX DE VIE

La vision des Français, en ce qui concerne le travestissement, est souvent abordée avec légèreté comme en témoignent les trois volets de *La cage aux folles* (Édouard Molinaro, 1978 et 1980, Georges Lautner, 1985). Dans un cabaret de la Côte d'Azur, Renato (Ugo Tognazzi) dirige une revue de travestis où règne Albin (Michel Serrault), son conjoint caractériel. Issu d'une vie antérieure, le fils de Renato veut leur présenter sa fiancée et sa famille, dont le père (Michel Galabru) est un personnage bien en vue. Les hauts cris se succèdent autant que les biscottes cassées pour tenter de viriliser Albin. Si le ridicule ne tue pas, ici, Serrault incarne un inverti extraverti. La version américaine de Mike Nichols, *Birdcage* (1996), oppose Robin Williams (Armand) à Nathan Lane (Albert) et Gene Hackman (père de la fiancée). Bertrand Blier, dans *Tenue de soirée* (1986), n'a réussi qu'à navrer les spectateurs en transformant Antoine (Michel Blanc) et Bob (Gérard Depardieu) en prostitués travestis. Peur de montrer que la relation homosexuelle peut être normale, le réalisateur chevronné ne fait que créer une ambiguïté quant au dénouement de son film. Encore dans l'univers des travestis, à Paris cette fois, c'est à Merzak Alouache que l'on doit *Chouchou* (2003), où Gad Elmaleh évolue tantôt en femme de ménage, tantôt en travesti alors qu'il retrouve son neveu évoluant dans ce milieu et l'amour de sa vie (Alain Chabat). Dans la série des contre-emplois à l'écran, notons la présence de Katia (Christian Clavier) dans *Le père Noël est une ordure* (1982) de Jean-Marie Poiré, dans lequel des personnages marginaux et farfelus convergent vers le centre SOS Détresse un soir de Noël. Clavier interprète un travesti en crise sur qui le sort s'acharne. Comme dirait Pierre (Thierry Lhermitte),



«C'est cela, oui...» Plus subtil, tant par son approche que par ses interprétations, Guillaume Gallienne a surpris tout le monde, en 2013, avec son spectacle d'autofiction transposé à l'écran où il incarne et le fils et la mère dans **Les Garçons et Guillaume, à table!** tout en assurant la réalisation. Comme le titre le suggère, maman ne considère pas son fils comme un garçon, et son entourage croit qu'il est homosexuel. Ici, l'acteur n'est pas travesti; il joue la mère avec tous ses gestes et toutes ses manies, sa condescendance et son indifférence blessante. Mais fiston aime maman, et ce dernier rend hommage à sa féminité. Le grand quiproquo installé par le regard des autres ne peut l'empêcher de tomber amoureux d'une femme, à la fin, ce qui refroidit un peu la dynamique. Plus près des études qui démontrent que 70 % des travestis notoires sont hétérosexuels, mariés et pères de famille — les homosexuels étant davantage attirés par les comportements virils —, François Ozon propose, avec **Une nouvelle amie** (2014), un traitement différent. Veuf depuis peu, David (Romain Duris) enfle les vêtements de sa défunte, d'abord par tristesse, puis par goût jusqu'à développer une nouvelle identité. La meilleure amie de sa femme, Claire (Anaïs Demoustier), découvre la double personnalité de David et, plutôt que de fuir, elle apprend à connaître cet être en devenir qui saura remplacer l'amie perdue.

HORS DES SENTIERS BATTUS

Coproduction imposante tirée du roman de Virginia Woolf, **Orlando** (1992), de Sally Potter, propose le voyage temporel d'un personnage vivant près de trois cents ans, alternant de genre d'une vie à l'autre. Ainsi, Tilda Swinton est tour à tour diplomate, jeune amoureux, femme déçue et éprise d'un voyageur. On ne saurait clore ce chapitre sans évoquer ce film flamboyant de l'Australien Stephen Elliott, **The Adventures of Priscilla Queen of the Desert** (1994). Tick/Mitzi (Hugo Weaving), une *drag queen*, entreprend de partir à l'autre bout de l'Australie avec Adam/Felicia Jollygoodfellow (Guy Pearce), aussi *drag queen*, mais surtout homosexuel énervé, et Ralph/Bernadette (Terrence Stamp), une transsexuelle veuve, pour y présenter une revue au casino dirigée par la femme de Tick. À bord d'une loge roulante baptisée Priscilla s'amorce un *road movie* inoubliable dont on retient les envolées lyriques, les costumes extravagants contrastant

avec l'aridité du désert et des plumes, des perles et des paillettes à n'en plus finir pour oublier l'homophobie rencontrée tout au long du périple. Un pseudo *remake* américain de Beeban Kidron, **To Wong Foo, Thanks For Everything! –Julie Newmar** (1995), met aussi en scène un trio de travestis: Vida (Patrick Swaze), Noxeema (Wesley Snipes) et Chi-Chi (John Leguizamo). Ils effectuent un *road trip* jusqu'à ce que leur rutilante décapotable rende l'âme dans un village américain engoncé dans sa morale et ses traditions. Et on ne saurait passer sous silence les travestis mémorables de certains films de Pedro Almodóvar; que ce soit Miguel Bosé dans **Talons aiguilles** (*Tacones lejanos*, 1991) ou Gael García Bernal dans **La mauvaise éducation** (*La mala educación*, 2004); ils ont laissé un souvenir imperturbable dans la tête des spectateurs.

À L'INVERSE...

Alors que les transformations d'hommes en femmes abondent, le contraire est plus rare. Au cinéma, les femmes qui prennent l'apparence d'un homme le font surtout pour échapper à leur condition de femme reléguée à la domesticité, à l'état d'objet sexuel, pour contrer des interdits sociaux ou pour donner libre cours à leur talent comme dans **Shakespeare In Love** ou **Victor Victoria** (1982). Dans ce dernier, Blake Edwards nous transporte en 1934, à Paris, où Victoria (Julie Andrews), une soprano colorature indigente rencontre Carole Todd (Robert Preston), un artiste de cabaret homosexuel qui met sur pied une mystification visant à la transformer en travesti, ce qui compromet passablement sa vie personnelle, surtout avec King Marchand (James Gardner). Pour sa part, Barbra Streisand interprète, dans **Yentl** (1983), une jeune juive polonaise du début du XX^e siècle férue de connaissances alors que l'étude religieuse est interdite aux femmes. À la mort de son père, elle se métamorphose en garçon pour aller étudier le Talmud et la Torah. Passionnée, elle se fond dans le groupe et intègre la vie sociale de son nouveau lieu de résidence. En 2011, le réalisateur Rodrigo Garcia fait endosser à Glenn Close les habits et la vie d'**Albert Nobbs**. Rigoureux, secret et économe, ce majordome cache sa féminité afin d'échapper à son destin de fille perdue, de ne plus subir les assauts sexuels

Photos (de gauche à droite): **The Adventures of Priscilla Queen of the Desert, Laurence Anyways**

des hommes et d'ouvrir sa tabagie dans un quartier du Dublin du XIX^e siècle. Il est démasqué par Monsieur Page, un peintre en bâtiment qui s'avère être aussi une femme (Janet McTeer) vivant maritalement avec Cathleen (Bronagh Gallagher).

RÉATTRIBUTION SEXUELLE

Dans le cas des transgenres, la majorité des films sont plus récents parce que la transformation n'est un réel succès que depuis les années 1950 et que le sujet est abordé ouvertement depuis peu. Ici, la comédie ne trouve pas sa place. La conviction profonde d'être né d'un genre erroné, voilà ce qui motive ces personnages à changer diamétralement de sexe en dépit du regard des autres, des difficultés tant psychologiques que physiques et de l'acceptation des proches. À titre d'information, le Conseil de l'Europe dénombrait en 2014 pas moins de 1,5 million d'enfants transsexuels. À cet effet, les films *Ma vie en rose* (1996) d'Alain Berliner et *Tomboy* (2011) de Céline Sciamma font état du mal-être de ces tout-petits qui ne désirent pas vivre selon leur assignation sexuelle, provoquant des réactions vives tant dans leur famille que dans leur entourage. C'est aussi ce propos que la Québécoise Paule Baillargeon expose dans *Le sexe des étoiles* (1993), un film intimiste où une jeune fille retrouve son père maintenant connu sous le nom de Marie-Pierre (Denis Mercier). Il en va de même pour Bree (Felicity Huffman), dans *Transamerica* (2005) de Duncan Tucker. En phase de subir sa vaginoplastie, elle apprend qu'elle a un fils qu'elle part chercher à New York pour le ramener avec elle à Los Angeles. Se faisant

passer pour une dévote de l'église de son père, elle entreprend, à bord d'une familiale verte, un long voyage où les deux tentent de se connaître. Tout aussi instructif, quant à la démarche pour une pareille métamorphose, *Boy Meets Girl* (2004), écrit et réalisé par Eric Schaeffer, nous entraîne dans une petite ville du Kentucky où des amis d'enfance se croisent, se séduisent et se déclarent leur amour, jouant de l'ambiguïté et des certitudes dans un scénario échevelé. Les amours de Teena Brandon/Brandon Teena (Hilary Swank) sont moins roses dans *Boys Don't Cry* (1999) de Kimberley Pierce, où la protagoniste fait face à la violence homophobe et à la mort. La mort attend aussi Rayon (Jared Leto) dans *Dallas Buyers Club* (2013) de Jean-Marc Vallée. Seul film où le SIDA est évoqué, Rayon devient partenaire d'affaires de Ronald Woodroof (Matthew McConaughey) dans sa lutte contre la maladie et la FDA. Dans cette volonté d'écouter davantage ses sens et sa vérité intrinsèque plutôt que ce que la morale indique, le mot de la fin revient à Xavier Dolan avec *Laurence Anyways* (2012). Laurence (Melville Poupaud) décide, dans la trentaine (comme Einar Wegener dans *The Danish Girl*), de procéder à un changement de sexe avec les encouragements de Fred (Suzanne Clément), son amour qui, pour poursuivre sa propre vie de femme, l'abandonne. Par son film, Dolan met l'accent sur la possibilité de vivre à sa guise à l'aube du XXI^e siècle, de transcender le corps donné pour exister dans celui qui nous convient, d'aimer au-delà de la sexualité, d'aimer hors-norme en dépit du regard des autres et malgré l'assentiment et le consensus. On le souhaite. 

